

Fête de tous les Saints qui ont suivi la Règle de S. Benoît – 13 novembre 2010

Bénédiction Abbatiale de Dom Marc de Pothuau, Abbé d'Hauterive

Lectures : Isaïe 62,1-7 ; Apocalypse 21,9b-14.22-26 ; Jean 15,8-17

« Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. »

J'imagine le jeune Benoît de Nurcie, enfermé pendant trois ans dans la solitude de la grotte de Subiaco, « habitant avec lui-même », comme le décrit saint Grégoire le Grand, méditant jour et nuit la Sainte Ecriture. Je l'imagine s'arrêter sur cette parole de Jésus lors de la dernière Cène, et ne pouvant plus s'en détacher.

« Comme le Père m'a aimé » : Dieu est Père et Fils, unis dans l'amour de l'Esprit Saint. Dieu est Trinité, relation d'amour éternelle, infinie, parfaite. Le cœur du Fils est dominé par cette conscience d'être aimé par le Père.

C'est cette communion d'amour des Trois Personnes que le Christ est venu nous transmettre : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ».

Saint Benoît passera sa vie à « ne rien préférer à l'amour du Christ » (RB 4,21) et à éduquer tant d'autres après lui à cette préférence, car c'est dans cet amour que nous connaissons que le Père aime le Fils dans l'Esprit, c'est dans cet amour que nous connaissons la Trinité. Nous La connaissons comme une femme, jadis « délaissée », retrouve le bonheur d'être la joie de son fiancé : « Comme la fiancée fait la joie de son fiancé, tu seras la joie de ton Dieu », s'écrie le prophète Isaïe.

Or, ce don, cet amour infini qui descend sur nous depuis l'infinie liberté de l'éternelle Communion trinitaire et nous atteint dans le Fils incarné qui nous aime jusqu'à mourir pour nous, cet amour ne s'adresse pas à notre passivité, mais à notre liberté. Il nous demande quelque chose, il nous appelle : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. »

L'infinie charité de Dieu nous demande de l'accueillir, et de l'accueillir en aimant, en nous aimant les uns les autres : « Mon commandement, le voici : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

Le don devient commandement. Ne serait-il plus un don ? Mais nous savons que ce don est allé jusqu'à l'extrême, jusqu'au lavement des pieds, jusqu'à la Croix, jusqu'à se faire, pour s'unir à l'Eglise son épouse, Agneau immolé dans l'Eucharistie. Non, ce n'est pas le don qui devient commandement, mais le commandement qui est un don, le don que l'amour du Christ fait à notre liberté.

Je crois que c'est précisément ici que l'Esprit Saint suscite et fait vivre l'Eglise et tous les charismes qui l'animent au cours des siècles. C'est ici que nous pouvons saisir et vivre le charisme de saint Benoît et de nos Pères cisterciens : là où l'amour infini de la Trinité vient toucher et interpeller notre liberté en mendiant notre amour, et un amour de communion, « Aimez-vous les uns les autres », reflet ecclésial de la Communion du Père, du Fils et du Saint Esprit.

Ce serait trahir essentiellement le charisme de saint Benoît que de demander à l'expérience de vie qu'il nous donne de faire, autre chose ou moins que d'aider notre liberté à demeurer, avec nos frères et sœurs, dans l'amour du Christ qui nous rend participants de la Trinité.

Cette entrée dans la Communion trinitaire est tout d'abord une sorte d'image réfléchie qui, comme tout reflet, devient annonce et témoignage au monde entier. D'une certaine manière, le monastère, cellule de l'Eglise, reflète la Trinité.

Est-ce alors un hasard que la vie du monastère bénédictin évolue dans l'interaction de *trois* grands éléments : la Règle, l'abbé et la communauté ?

La Règle est un peu le projet originel de la vie du monastère. Elle nous branche sur la tradition monastique. Elle nous transmet la volonté de notre Père saint Benoît. Nous pourrions voir en elle l'expression de la volonté de Dieu le Père, du *pius pater*, du Père miséricordieux qui s'annonce au début du Prologue de la Règle comme celui qui, par elle, rappelle à soi et accueille ses enfants perdus et dispersés (cf. RB, Prol. 1-3).

L'abbé, dit saint Benoît, représente le Christ (RB 2,2) ; le Christ qui, par sa parole et la sollicitude de sa présence, incarne la volonté miséricordieuse du Père pour chacune de ses brebis, et cultive constamment l'unité aimante de la communauté.

La communauté serait alors un peu le reflet de l'Esprit Saint, comme la première communauté chrétienne de Jérusalem qui, enflammée par la Pentecôte, « n'avait qu'un cœur et qu'une âme » (Ac 4,32). Comme la Vierge Marie, la communauté est appelée à devenir comme une image incarnée de l'Esprit consolateur, Communion du Père et du Fils.

Ce qui est certain, c'est que ces trois grands éléments de la vie monastique selon saint Benoît sont là pour s'aider réciproquement à cultiver dans le monastère le reflet de la Communion trinitaire, dans une sorte de circulation continue faite d'écoute et de demande. Reflet qui se décline, au long des jours et des générations, sous forme de louange, liturgie, sagesse, diaconie, fraternité filiale et paternelle, accueil du pauvre. Reflet qui, discrètement, silencieusement, comme le levain dans la pâte, rayonne dans le monde et fait lever l'humanité dans la fraternité des enfants de Dieu.

Lorsqu'un monastère oublie ou perd l'horizon trinitaire de sa vocation, la circulation entre ces trois éléments, la Règle, l'abbé et la communauté, vient à s'arrêter, et chacun d'eux devient un but en soi, seul, stérile, et abusant de la liberté des personnes.

Cela arrive surtout lorsqu'on méprise l'âme mariale de toute l'expérience bénédictine : l'humilité, l'attitude du cœur qui demeure tendue vers la Trinité et qui fait aboutir en Elle, non en soi-même, toute l'ascèse monastique (cf. RB 7,67-70).

Saint Benoît nous appelle tous à grandir en humilité, pour incarner la communion. Non seulement l'abbé et la communauté, mais même sa Règle, Benoît l'oblige à terminer son long discours en professant son humble petitesse : elle n'est qu'une « *minima inchoationis Regula* – une Règle minime, pour commencer » (RB 73,8).

Mais c'est justement là son grand enseignement. Oui, nous ne serons jamais que des débutants. Une Règle pour débutants ; des abbés et des abbesses toujours débutants, et non seulement le jour de leur élection et bénédiction abbatiales ; et des communautés débutantes. Et heureusement ! Car, commencer n'est jamais une limite lorsque ce qu'on commence est une histoire d'amour. Ne pas être des débutants voudrait dire avoir déjà fini d'aimer, alors que ce à quoi nous appelle le Christ, c'est d'entrer avec Lui dans un amour infini. Tout le temps de notre vie ne peut que commencer à entrer dans l'éternité de la Communion trinitaire. Nous sommes sur le seuil de la Jérusalem céleste, qui descend vers nous dans la mesure où Dieu commence à nous unir tous à Lui et en Lui pour l'éternité.

Oui, la Jérusalem céleste, est « au sommet de notre joie » (cf. Ps 136,6), la joie de Jésus dont Il veut nous combler (Jn 15,11), car la Jérusalem céleste est la communion des hommes dans la Communion de Dieu, notre amour dans l'infini Amour, notre communauté, toute l'Eglise, et toute l'humanité, accomplis « tous ensemble » (RB 72,12) dans la Trinité.

P. Mauro-Giuseppe Lepori O. Cist., Abbé Général